

d'impatience nerveuse. Un domestique se présenta et le reconnut aussitôt :

— "Quoi ! Marse Simon, c'est vous !"

— "Je veux voir Rose F***," répondit sèchement le visiteur.

Et comme le domestique semblait hésiter.

— "Allez lui annoncer ma présence, et dépêchez-vous ou sinon..."

Le domestique obéissait à contre-cœur, lorsque Rose elle-même parut. C'était une belle et gracieuse personne de dix-sept ans.

— "Tiens, Simon ! dit-elle avec quelque surprise : il me semble que votre visite est un peu tardive."

— "Et peu agréable, sans doute ?" répondit Simon avec amertume.

— "Ah !..... pourquoi venez-vous alors ?"

— "C'est mon affaire."

— "Sans contredit ; aussi vous laisserai-je vous arranger seul."

Et se retournant avec hauteur, elle allait se retirer, mais Simon la saisit par le bras avec une certaine rudesse :

— "Un instant, ma belle, j'ai un mot à vous dire."

Rose lui lança un regard indigné.

— "Lâchez-moi, monsieur, ou j'appelle au secours."

— "Votre nouvel amoureux, peut-être ?"

— "Quelqu'un du moins qui châtiara votre insolence."

Pas de menaces, Rose, je ne suis pas d'humeur à les supporter, croyez-le. Ecoutez-moi, malheur à celui qui voudrait en ce moment s'interposer entre vous et moi : Je suis fou. Rose, poursuivit-il d'une voix basse et tremblante, je sais que je suis laid, gauche, grossier, sans éducation ; mais comme un autre, j'ai du cœur et, sachez-le, on ne se joue pas de moi impunément. Rose, je vous aime, vous le savez ; vous avez encouragé mon amour, vous m'avez fait espérer que vous seriez ma femme. Cependant, pour des raisons que j'ignore, depuis quelque temps vous me traitez froidement, vous me parlez à peine, vous m'évitez....."

La jeune fille parut embarrassée.

— "Mais non, Simon, dit-elle, vous vous serez trompé."

— "Non, répondit-il vivement : non, je sais, j'ai vu. La cause de ce changement est en vous. Vous en aimez un autre. Vous avez toujours eu du penchant pour Henri L***, et c'est à lui que vous me sacrifiez. Mais il m'en rendra raison : j'aurai sa vie ou il aura la mienne."

— "Oh ! ne parlez pas ainsi ; vous m'épouvantez."

— "J'agirai comme je parle ; si je ne suis qu'un enfant, j'ai la force et le courage d'un homme. Par passe-temps ou par vanité vous vous êtes jouée de moi : vous savez comment je me venge."

— "Mais pourquoi toutes ces menaces ?"

— "Parceque, aujourd'hui seulement, j'ai la preuve de votre trahison. Je soupçonnais depuis longtemps la vérité ; ce soir, voyant Henri venir de ce côté, je l'ai suivi de loin. Pendant toute la soirée, Rose, je me suis tenu sous le grand orme, observant la chambre où vous étiez avec mon rival : j'entendais vos éclats de rire ; j'ai entendu votre tendre adieu quand vous vous êtes séparés. Je sais tout, vous le voyez. Maintenant, un seul mot, et parlez franchement : Me préférez-vous à Henri ?"

L'embarras de la jeune fille redoubla.

— "Pouvez-vous me demander cela ?" dit-elle d'une manière évasive.

Oui, Rose, je vous le demande, et j'attends votre réponse.

— "Alors entrons quelques minutes ; nous serons mieux pour causer."

— "Non, Rose, je n'entrerai pas ce soir. Vous pouvez me répondre ici."

— "Vous tenez donc beaucoup à ce que je vous flatte en vous assurant de ma préférence ?"

— "Non, Rose ; point de flatterie, j'en ai assez ; j'en ai trop. Je vous demande de la sincérité une fois dans votre vie. Rose, vous vous êtes jouée de moi. Me préférez-vous, oui ou non ? Voilà ce que je veux savoir."

— "Et, dit-elle d'un ton insinuant, pouvez-vous supposer que je vous préfère Henri ?"

— "Rose, je crois vos actions plus que vos paroles."

— "Comment ! vous m'accusez de trahison ! dit-elle avec quelque dépit."

— "J'ai mes raisons pour agir comme je le fais. Répondez-moi catégoriquement : Êtes-vous prête à renvoyer Henri et à ne plus le revoir ?"

Rose fit un geste d'indignation.

— "Monsieur ! vous oubliez, je pense, que vous parlez à la fille du Colonel F***. Je ne vous autorise point à me poser de semblables questions. Si mes manières vous déplaisent, retirez-vous, vous en avez le droit :

— "Mais je ne le puis, Rose ; vous le savez."

— "Alors, Simon, prenez-moi comme je suis, et résignez-vous. N'oubliez pas que je suis un peu plus vieille que vous, et que j'ai un caractère qui ne se soumettra jamais."

Pendant quelque temps, la conversation continua sur ce ton. La jeune fille, avec l'adresse d'une coquette accomplie, excitait et calmait tour à tour son rude et fougueux adorateur, et semblait prendre plaisir à provoquer ces alternatives de jalousie, de colère et de tendresse. Elle le congédia enfin, mécontent d'elle et de lui-même, incapable de formuler plainte sérieuse, mais pourtant irrité de se sentir amoureux et humilié par le sentiment de son infériorité dans la discussion qui venait d'avoir lieu.

Tourmenté par mille pensées confuses, il marcha quelque temps à l'aventure, puis machinalement tourna à droite et s'enfonça dans un petit bois que son rival avait dû traverser en se retirant. Il arriva ainsi à une clairière isolée que traversait un cours d'eau large, mais peu profond. A la clarté de la lune, il aperçut un homme assis sur une pierre, et tout d'abord il devina L***, avant de l'avoir reconnu. Cette vue ralluma toute sa colère. Après une minute d'hésitation, il marcha rapidement vers Henri, trop préoccupé pour remarquer son approche, il lui dit brusquement :

— "Que faites-vous là ?"

Tiré de sa rêverie par cette interpellation, L*** tressaillit et regarda son interlocuteur.

— "Que vous importe, Simon ? Vous n'êtes pas chargé de me garder."

— "Il m'importe beaucoup, et je puis vous le prouver, que je vous garde ou non."

Henri, quoique moins grand que Simon, avait deux ans de plus que son interlocuteur, et il ne put s'empêcher de répondre :

— "Ouais ! qu'avez-vous donc, Simon ?"

— "Vous paraissez bien insolent pour un petit garçon."

— "Ne m'appellez pas ainsi, cria Simon, furieux, ou je vous tire sur place."

Henri se leva.

— "Si c'est là votre jeu, je saurai vous répondre."

— "Oui, j'aime mieux ce jeu-là que l'autre."

— "Quel autre ?"

— "Vous ne le devinez pas ? Allez donc le demander à Rose F***."

— "Ah ! vous êtes jaloux. Je commence à comprendre."

— "Ce n'est pas malheureux ; mais vous vous trompez, je ne vous honore pas de ma jalousie. Seulement je ne veux pas que vous revoyiez Rose, car cela me déplaît."

— "Simon, vous feriez mieux de me laisser

tranquille. Vous m'avez suivi évidemment pour me chercher querelle. C'est de la folie."

— "Soit. Alors défendez-vous."

Et Simon s'élança sur son adversaire qui, fort et résolu riposta vigoureusement. Tous deux s'enlacèrent, luttèrent corps à corps, puis roulèrent à terre lourdement. Peu à peu cependant Simon prit le dessus, et son adversaire, plus âgé que lui, sentit avec dépit ses forces décroître. Honteux d'une pareille défaite et résolu à ne pas céder à un rival qu'il croyait indigne de lui, il fit un dernier effort, tira de sa poche un petit couteau pliant, et en frappa Simon au côté. Mais il était affaibli par la lutte, et sa main mal assurée, ne fit à son adversaire qu'une blessure légère qui acheva de l'exaspérer. Arrachant le couteau à son rival, Simon, à son tour, le lui plongea à plusieurs reprises dans la poitrine.

— "Vous m'avez tué," dit Henri d'une voix affaiblie.

Simon se releva frémissant. En présence de ce corps étendu à ses pieds, sa colère tomba subitement et il entrevit toutes les conséquences de sa fatale rencontre : son nom flétri comme celui d'un assassin, sa famille déshonorée par lui, enfin le châtement inévitable de la loi, d'autant plus sévère que le meurtrier n'avait ni amis ni protecteurs, et que la victime au contraire appartenait à une famille riche et puissante.

— "Henri, êtes-vous mort ?" dit-il d'une voix atterrée en se penchant sur le corps de son rival. Parlez-moi, Henri, un mot, rien qu'un mot. Dites-moi que vous allez vivre, et j'oublierai tout : Rose elle-même, que j'aime tant ; je partirai, on ne me reverra jamais."

Pas de réponse : le blessé gisait pâle, sanglant, immobile. Simon jeta sur lui un dernier regard :

— "Mort ! s'écria-t-il, il est mort ! Je l'ai tué !"

Et désespéré, il s'enfuit rapidement à travers le bois et courut à sa cabane. Ses parents dormaient : il les réveilla, leur raconta brièvement ce qui venait de se passer, puis, muni de sa carabine et de quelques objets de première nécessité, il fit un rapide adieu à sa famille consternée et sortit en versant les dernières larmes que lui ait jamais arrachées une émotion tendre. Au point du jour, il était loin déjà, marchant seul, mais résolu, dans la direction des grandes solitudes de l'ar-West.

Autant ce récit est peu connu, autant était populaire le nom de Marse Simon, ce légendaire héros des frontières, qui, pendant tant d'années, fut la terreur des Peaux-Rouges, et qui mourut dans une vieillesse tranquille, après une carrière aventureuse semée de traits d'une incroyable audace. Tel fut pourtant le premier pas dans la vie de cet homme de fer, perdu par l'emportement de la passion, et tourmenté, pendant de longues années, par des remords dont il ne connut que bien tard le peu de fondement.

Henri s'était guéri assez facilement de ses blessures ; il épousa la coquette Rose, et le résultat le plus clair de cette rivalité amoureuse entre deux garçons de seize ans fut la mort des pauvres Indiens que Simon expédia en nombreuses hécatombes, dans les bienheureux territoires du Grand-Esprit.

LE COIN POUR RIRE.

Une devise que nous recommandons à M. Beau-grand : Tout pour Dieu et pour la Patrie !

::